tiques de l'époque. Il est à désirer que la prudence et la sagesse épargnent tout mécompte aux premières entreprises françaises qui cherchent à prendre pied parmi nous. La France regorge de capitaux qui peuvent trouver un emploi profitable au Canada. Que le courant s'établisse une fois et que les premiers placements réussissent, et nous verrons ici un progrès que nous n'aurions jamais rêvé il y a dix ans. Et si jamais les fils des Trollope et compagnie daignent venir nous voir, ils ne retrouveront pas la trace des porteurs d'eau entrevus ou plutôt imaginés par leurs auteurs.

A. D. DECELLES.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 Décembre 1881

BIEN CHÈRE AMÉLIE,

Ton talent descriptif a jeté un lustre charmant sur les enchantements et les touchantes émotions que m'a apportés la belle fête de Noël. Grâce à ta plume de coloriste, je m'extasie encore devant les décorations féeriques de ton église paroissiale transformée, à minuit, en un palais embrasé, et la crèche de Notre-Dame, avec son gracieux dôme de verdure, ses fleurs artistement disposées, me montre, plus radieuse encore, l'adorable figure de l'Enfant-Dieu. Des flots d'harmonie ajoutent à ce déploiement de pompe extérieure et me jette dans la naïve admiration des bergers tressaillant à la voix des anges.

Car les solennités religieuses portent, dans mon humble paroisse, le seul cachet de la foi. Veux-tu t'en convaincre? Aimes-tu les contrastes? Suis-moi à Bethléem, c'est-à-dire dans mon humble village, à l'heure où, dans son langage suppliant, la cloche appelle au berceau de Jésus-Enfant tous les paroissiens.

Te voilà, avec moi, en présence de l'antique église qui, depuis près d'un siècle, mire sa blanche façade dans les eaux tranquilles de la rivière. La pauvre vieille tombe de décrépitude; ses murs sont lézardés, des crevasses énormes se dessinent çà et là. Mais, comme ces coquettes qui veulent

« Réparer des ans l'irréparable outrage, »

elle cache sa vétusté sous les attributs de la jeunesse et se drape, l'orgueilleuse, dans une éclatante robe rose. Car le goût équivoque d'un ancien curé l'a fait peindre de cette singulière couleur.

Moins prétentieux, l'intérieur offre un contraste frappant avec l'extérieur et rappelle assez fidèlement les temps primitifs de l'ère chrétienne. La voûte est un ciel sombre parsemé d'étoiles brunes auxquelles le poète essaierait en vain de trouver le moindre *scintillement d'acier*. Les bancs ressemblent, à s'y méprendre, à des buffets domestiques sur lesquels des enfants négligents auraient laissé tomber des fleurs fanées. Quand à la chaire de vérité, elle offre un ensemble si compliqué que mes faibles connaissances en fait d'architecture m'empêchent de te préciser l'ordre auquel elle appartient. C'est une espèce de chariot roulant supporté par quatre maigres pieds que, chaque dimanche, deux robustes enfants de chœur vont chercher dans un coin pour la placer au centre du sanctuaire. Tu me croirais à peine, chère amie, si je te disais que ses galeries uniformes encombrent l'édifice sacré. L'une d'elles, se détachant fièrement des autres, s'avance au milieu de la nef pour faire admirer sa tenture d'indienne bleue et sa parure de dentelle jaune. Des épingles à tête menaçante ont beau briller çà et là à travers les plis flottants de cette riche draperie, elles sont impuissantes à retenir les lambeaux qui s'en détachent et qui parfois ondulent au souffle de nos dilettanti. Car c'est là que se juchent les chanteuses du couvent.

De cette gracieuse éminence, la vue s'arrête, ébahie, sur des bancs à jamais respectés par la peinture et le vernis, mais enrichis de paysages dus au talent de plus d'un architecte en herbe. La petite barque allégorique que tu vois là-bas est suspendue à la voûte depuis le temps de la Révolution. La poussière des ans a terni ses blanches voiles, et ses mâts brisés attestent bien des tempêtes, mais elle n'en continue pas moins de balancer dans l'espace ses banderolles pâlies.

Dans les angles du vieux temple se blottissent, tout honteux, des confessionnaires dont la sombre laideur s'harmonise avec les humiliations qu'on y va faire. Plus loin on a placé des poêles... de cuisine, à larges fourneaux, auprès desquels des enfants remplis d'une naïve confiance s'efforcent de réchauffer leurs mains bleuies par le froid. J'oubliais les deux cariatides qui, au grand détriment du recueillement public, prêtent au principal jubé le fidèle appui de leurs bras musculeux. Elles sont censées représenter des anges, mais leurs yeux à fleur de tête, leur expression de férocité, leurs mains enfouies sous des tabliers de francs-maçons et la jolie queue de sirène dont les ont gracieusement ornés les goûts mythologiques du sculpteur, les rapprochent plus des divinités païennes que des créatures angéliques.

Sous ces dehors d'un comique si vulgaire, sous les-

quels peut apparaître notre modeste église, se cache cependant pour moi la poésie des vieux souvenirs et des impressions présentes. C'est dans cette enceinte, en effet, chère Amélie, que j'ai été baptisée, que, pour la première fois, j'ai balancé l'encensoir d'or de la prière, que j'ai vu se dérouler les scènes les plus gracieusement belles de mon heureuse enfance. C'est là que j'aime aujourd'hui à abriter mes rêves et à participer aux fêtes de la grande famille chrétienne.

Ne sois donc pas surprise, bonne amie, si, malgré l'absence de tout éclat extérieur, j'ai éprouvé, moi aussi, les plus suaves émotions à la fête populaire par excellence, si l'hymne de Noël répétée par les voix criardes et plus ou moins fausses de nos chantres de campagne, accompagnés uniquement par les plaintes du vent d'hiver, a éveillé en moi les plus doux échos. Au reste, tu sais que la messe de minuit a partout et toujours un cachet de solennelle grandeur : les mystères qu'elle nous rappelle satisfaisant à la fois la piété de l'âme et la poésie du cœur. Si tu revenais maintenant dans nos parages, tu me retrouverais, chaque soir, installée à une table de cartes et tenant entre mes mains ces petits carreaux de papier que Lamartine avait en si profonde horreur. Je n'ai pas pour le jeu de Charles VI une prédilection plus prononcée que le poète, mais afin de compléter le nombre impair des joueurs de la famille, force m'est de manier quotidiennement les as et les rois. Ce n'est pas, crois-le, chère Amélie, sans murmurer intérieurement, avec une moue des plus significatives : ô royal insensé ! après avoir perdu la tête, que n'as-tu perdu la *carte* ! Ta folie, malheureux ! est préjudiciable à bien des sages. Qui dira tous les moments d'ennui qu'elle m'a causés, les bâillements impolis qu'elle a provoqués, les regards désespérés qu'elle m'a fait jeter sur la pendule toujours trop tardive ! D'ailleurs, au jeu, jamais la chance ne me sourit. Dans mes mains, les dames perdent tous leurs attraits, les rois, leur puissance. Il n'est pas jusqu'aux humbles valets qui ne me refusent leurs services et ne m'inspirent une horrible aversion, malgré leur costume en tout semblable à celui des hallebardiers du pape qui, sous le régime pontifical, veillaient à la porte du Vatican ! Pourquoi donc s'occuper de ces beaux messieurs et se creuser le cerveau afin de se pénétrer des règles parfois si difficiles d'un jeu qu'on abhorre ? Est-ce qu'en devenant une étude, un jeu ne cesse pas, au reste, d'être un amusement ?

J'admire vraiment ces hommes de bureau qui, aux occupations absorbantes d'une laborieuse journée, font succéder les curieux calculs du *whist* ou du *piquet*, et je m'écrie : mieux vaut n'avoir jamais d'*atout* que de devenir la malheureuse esclave de ces ennuyeuses cartes ! Je dois pourtant, malgré toutes mes récriminations, subir encore leur joug, car le *whist* me réclame en ce moment. J'immole donc l'amitié sur l'autel du devoir, et, pour me consoler, chère Amélie, je te dis : Au revoir !

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 1er janvier 1882.

Encore une année de disparue, d'enfouie dans ce grand gouffre qu'on appelle le Temps.

1881 n'est cependant pas une année vulgaire ; comme tant d'autres, elle a sa gerbe d'événements à sensations, ce qui ne la fera pas oublier complètement par la postérité.

Mais quelque notoriété qu'elle ait acquise pendant ses douze mois, une voix venue l'on ne sait d'où lui a dit : « Allons, ma chère, il faut prendre votre retraite, allez vous-en ; n'entravez pas la circulation ; la génération présente ne veut plus vous voir ; faites place à la jeune, à la belle, à la rayonnante année 1882, dont l'éclat attire tous les regards, dont les promesses séduisent tous les cœurs. Allez au Pôle ou dans la lune, disparaissez comme un météore ou comme un caissier belge ; allons ! et plus vite que ça ! »

* *

À 1882.

Salut à toi, nouvelle année,
Joyeuse reine couronnée
De glaçons :
Bien que tu sois une inconnue,
Nous célébrons ta bienvenue
Par des rires et des chansons !

Tu n'as pas encore une lune,
Que chacun déjà t'improvise :
Pauvres fous !
L'enfant à son jouet s'empresse,
L'homme désire la richesse,
La jeune fille des bijoux.

Si je ne puis, année amie,
Être aussi de l'Académie,
Quelque peu ;
Espérons que j'aurai la gloire
D'aimer, de lire et de bien boire
Dans un fauteuil au coin du feu !

1881 n'est pas une année commune, elle ne passera pas inaperçue dans l'histoire ; elle restera longtemps écrite en lettres sanglantes dans notre mémoire.

Dès le commencement de cette année tragique on a remarqué un plus grand nombre de meurtres en Irlande. Le sang a coulé un peu partout ; le désordre, les émeutes, les *évictions*, le *boycotage* et les arrestations ont bouleversé la Verte-Erin... ainsi que la cervelle de M. Gladstone, à qui il sera bien difficile, maintenant, de porter le nom de libéral sans faire rire.

C'est aussi dans le courant de ces douze derniers mois que le monde civilisé a assisté à la chasse au pillage et finalement au massacre des Juifs en Russie ; spectacle qu'il n'avait pas été donné de voir depuis plusieurs siècles en Europe.

Enfin—comme si le sang appelait le meurtre, le massacre et l'extermination—les nihilistes, assoiffés de vengeance, couronnèrent ce martyrologe par l'assassinat d'Alexandre II, événement qui a terrifié le monde entier.

Mais la série des événements tragiques ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. A peine le czar était-il descendu au tombeau que les Kroumirs faisaient irruption en Algérie et massacraient nos soldats à la frontière.

A partir de ce jour, il ne fût plus question que de marches forcées, que de sièges et de bombardements ; on s'égorgeait la nuit et le jour et, dans les intervalles, on incendiait ou l'on faisait des razzias.

Cette France qui, depuis plus de dix ans, semblait avoir oublié le sentier de la guerre, faisait parler la poudre encore une fois.

Quelle émotion n'avons-nous pas ressentie à la lecture des bulletins militaires de notre brave armée ! Tous ceux qui ont conservé un cœur fidèle à la France, tous ceux qui n'ont pas oublié la mère-patrie ont dû, comme moi, redresser la tête en assistant à ce réveil éclatant des gloires de la France.

Mais pourquoi insister sur ce sujet ? est-ce que je ne parle pas à des Français !

D'autres événements tout aussi dramatiques mais dénués de toute gloire éclataient comme un coup de foudre soit au Canada, soit en France, soit aux États-Unis.

Le terrible incendie de Québec, où 800 maisons furent détruites, avait été précédé par la catastrophe de Nice, où l'on vit un grand nombre de personnes brûlées vives dans le théâtre de cette ville.

A peine le monde civilisé était-il remis de cette double émotion, que la nouvelle de l'assassinat du président Garfield vint de nouveau le plonger dans la consternation.

J'allais oublier la catastrophe de Vienne.

Ah ! décidément, c'est de trop ! 1881 mérite d'être marquée à l'encre rouge !

* *

Est-ce que cette année sanglante ne laisse rien après elle dont le genre humain puisse à bon droit se réjouir ?

A part la conquête de la Tunisie, je ne vois rien qui soit de nature à rendre orgueilleuse la postérité :

Le cercueil de Pie IX a été insulté par la populace de Rome !

Le Pape Léon XIII s'apprête, dit-on, à fuir de nouvelles persécutions : il aurait l'intention d'aller s'établir à Fulda ou à Cologne, en Allemagne. Le fera-t-il ?

En Irlande, la révolution agraire continue et se propage en Ecosse.

La Russie est encore en proie aux nihilistes et la dynamite est toujours prête à éclater.

Nous voyons, au contraire, que la tranquillité la plus absolue règne en France. Gambetta devient de jour en jour plus conservateur, et l'on m'écrit même de Paris que Paul Bert ira bientôt à la messe.

Décidément, l'année commence bien.

Mes bons souhaits à tous.

ANTHONY RALPH.

Dans les rues, donnez le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des maisons, à la personne pour laquelle vous avez de la considération.

Si vous êtes sur un trottoir étroit, cédez le passage à toute personne honorable que vous croisez, à un prêtre, à une dame, à un homme chargé d'un fardeau à un vieillard, à un infirme.

Si la circulation est gênée, ne rudoyez personne pour passer, et attendez patiemment votre tour.

Si, après un orage, il faut traverser le ruisseau sur une planche, laissez passer d'abord les vieillards et les dames.

Evitez de vous laisser entraîner dans les foules ; si par cas vous vous y trouvez, retirez-vous-en au plus tôt. Ne fumez jamais dans la rue.

Ne sortez que dans un costume propre et décent.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les maisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longue de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.